Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 34

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185891

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» Enfin, les choses en étaient là, lorsqu'un soir l'ami de M. de Ka..... allant passer la soirée chez Mme de Tolbiac, une douzaine de voix l'accueillirent par ces cris : « Il s'est acquitté ! il s'est acquitté ! » Ah ! c'est charmant ! C'est superbe ! il fallait être » M. de Ka..... pour concevoir une idée aussi ori- » ginale. »

» Sur la table, et attirant tous les regards, se trouvait une boîte de maroquin noir, avec ces mots en écarlate :

« *A madame la marquise de Tolbiac,*

» Le citoyen Barodet, député de la Seine,

» 27 avril 1873. »

» La boîte était doublée de satin rouge et contenait un parapluie écarlate !

» C'était un véritable chef-d'œuvre de travail et de bon goût. Le manche était d'ébène avec le chiffre et les armes de la marquise incrustés en or. C'était un de ces bijoux comme il ne s'en fait qu'à Paris, et que l'on avait mis six semaines à fabriquer.

— « Comme j'ai été un peu vive envers ce pau- » vre M. de Ka....., dit alors la marquise, je veux » l'en dédommager en lui écrivant tout de suite. »

» Elle s'assit et traça le mot suivant :

« *Le citoyen Barodet aux bons soins de M. le baron* » *de Ka....*

» Citoyen, je déplore ton élection, mais j'adore » ton parapluie.

» Je ne sais même pas si je rendrai le parapluie » pour annuler l'élection, car je suis femme et non » électeur.

» Toutefois, sois bien certain que je n'utiliserai » ton parapluie que contre la République et ja- » mais contre le mauvais temps (cela le gâterait).

» Salut et fraternité.

» La citoyenne de Tolbiac. »

P.-S. — « Je prie le citoyen Barodet de vouloir » bien remercier le baron de Ka..... d'avoir con- » senti à servir d'intermédiaire entre nous. Je lui » suis bien obligée. »

— « Un parapluie rouge ! s'écria la marquise en » posant sa plume. Je suis la seule femme qui pos- » sède un parapluie rouge ! Je le porterai aux » courses demain, et nous verrons ce qu'en diront » les rouges ! »

» Elle le fit en effet, mais dès que le parapluie rouge fit son apparition dans les stalles du Jocquey-Club, des acclamations de surprise, d'admiration et de critique s'échappèrent de toutes les bouches.

» Cependant, les dames l'avaient vu et plus d'une d'entre elles l'avait envié, mais personne n'osait donner le signal, même Mme de Tolbiac, qui ne craint absolument rien, n'osa plus se servir de son bijou écarlate, qui fut soigneusement mis dans la boîte de maroquin.

» Le grain semé resta longtemps en terre, mais pour produire à la fin des fruits abondants. Les ombrelles rouges se reposèrent de 1873 à 1880, et elles remportent depuis avril dernier un succès décisif et qui semble vouloir durer. »

Onna poura avâoglia.

Tsacon sâ que l'est on rudo afférè d'étrè novieint. N'ia qu'à vâirè cclliâo pourrès dzeins que roudont lè fairès, lè z'abàyi et lè prix dè jeunesse, et que sè font conduirè sâi pè n'on tsin, sâi pè on petit bouébo âo onna bouébetta, que l'ont onna pancarta dévant l'estoma, iô on marque que sont novieint po cein que ne vayont pas bé, lè z'ons pace que sont vegnâi dinsè âo mondo ; lè z'autro po cein que l'ont éta éborniyî de 'na façon âo de n'autra. Vâi ma fâi se cein ne fâ pas pedi !

Onna pourra fenna, avâoglia, étâi chetâïe l'autro dzo su on bet dê fonda, dévant 'na mâison, et démandâvè la remonna âi bravès dzeins que passâvont : — « Aussi pedi, se le desâi, de 'na pourra avâoglia que ne vâi gotta, qu'est dein la misère et qu'a 'na beinda d'einfants ! » et tsacon mettâi oquiè dein l'écoualetta ein fer blian que le tegnâi à la man, kâ lè novieints pâovont pas teindrè la demi-auna, po cein que ne vayont pas ; l'est clliâo que baillont que dussont allondzi, coumeint faut te derè ora..... lè soixantè centimètres.

— Et diéro âi-vo d'einfants, se lâi fâ on monsu que passâvè ?

— Oh bin ! mon bravo monsu, se le repond, ne saré pas lo vo deré, kâ du que su avâoglia, n'ia pas z'u moïan por mè dè lè comptâ !

Un paysan des environs de Lausanne, qui bâtit actuellement une petite maison, conduisait, l'autre jour, une charretée de cailloux de Meillerie, traînée par deux pauvres rosses qui ne purent jamais gravir la montée d'Ouchy.

Arrêté en route, il eut l'heureuse chance de rencontrer M. Jules Perrin, dont la complaisance est bien connue.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, l'ami ? lui fit celui-ci.

— J'ai trop chargé ; je ne pourrai jamais monter.

— Attendez un quart d'heure et je vais vous envoyer mon domestique avec un cheval.

— Vous êtes bien bon, monsieur Perrin, merci mille fois.

Peu de temps après, le domestique de M. Perrin attelait devant les deux haridelles du paysan une superbe et forte jument grise.

. . . . . .

— Hue !....

Les traits se tendirent, et, au premier coup de collier, l'attelage était en marche.

Arrivé devant le théâtre, le propriétaire du char voulant offrir une chope de bière au domestique qui l'accompagnait, fit arrêter.

A ce moment sortait du restaurant un homme à la figure enluminée, qui paraissait avoir dîné copieusement et sablé quelque bonne bouteille.

C'était un de ces procureurs qui attendent vainement un poste officiel et qui font de la procuration sous le titre d'agents d'affaires, vivant ainsi des chicanes et des misères d'autrui.

— D'où vient, dit-il au paysan d'un air narquois, que vos deux chevaux de derrière sont si maigres, tandis que le premier est si bien portant ?

Le paysan, qui avait eu plus d'une fois maille à partir avec celui qui lui adressait cette question, lui répondit avec un léger sourire :

— C'est que le cheval de devant est agent d'affaires et que les deux de derrière sont ses clients.

L'autre regarda sa montre et salua en disant :

— Je n'ai que le temps d'aller prendre le train

On dentistre que n'est pas justo.

On gaillâ qu'avâi mau âi deints étâi z'u tsi lo dentistre po s'ein férè trairè iena. Ma fâi vo paodè comptâ que lâi fâ pas bio, kâ dâi iadzo qu'on a 'na radze dè deints on est tot décidâ d'allâ sè férè mettrè l'uti dein la machoire ; mâ quand l'est qu'on montè lè z'égras et qu'on vâi la corda dâo guelin que faut senailli, m'einlévine se ne seimbliè pas qu'on n'a perein mau, et on sè revire. Ne sé pas se l'est vretabliameint la senaille dâo dentistre que vo garè, âo bin se l'est la poâire qu'est pe forta què la douleu ; mâ tantià que quand on sè reinvâ dinsè on ne cheint quasu perein ; mâ quand on sè retrâovè à l'hotô, on est pe mau que jamé.

Don cé gaillâ qu'avâi 'na crouïe deint, va po la sè férè trairè. Le lâi fasâi tant mau que l'eintrè tot lo drâi, sein sè reveri. Lo dentistre lo fâ achetâ su la chaula à on étadzo, crotsè l'uti, et crac !.... d'on tor de man, l'aveintè cllia deint, que vouaiquie l'autro gari et tot conteint.

— Diéro cein cotè-te, se fâ.

— Cinq francs !

— Coumeint, cinq francs ! l'autro dzo mon vesin Abram qu'est assebin venu tsi vo, n'a pàyi qu'on franc, et portant vo lâi trainâ quatro iadzo pè lo pâilo po cein que vo ne poivi pas lâi trairè sa deint, dâo tant que le tegnai ; et à mè que cein est z'u asse châ que 'na lettra à la pousta, vo demandâ cinq francs ! c'est 'na dieuséri !

Les bottes du général.

Le 22 décembre de l'année 1870, le petit village de ***, près Coulommiers, était littéralement sens dessus dessous.

Il s'agissait, pour une population de trois cents habitants, répartis en une soixantaine de maisonnées, d'héberger un corps d'environ deux mille hommes de l'armée wurtembergeoise, placé sous le commandement du général Von ***, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, mais que nous appellerons, s'il vous plaît, Von Ignotus, pour la commodité du récit.

Fond et détails, tout ce que l'on va lire est rigoureusement exact. C'est donc proprement un épisode de l'invasion allemande, non une page d'imagination que l'on offre ici au lecteur.

Le curé de *** était un homme plein de verdeur et qui atteignait à peine la soixantaine.

Grand et robuste, vif et alerte, d'une humeur joviale, cher à tout le pays pour ses façons toutes rondes et toutes franches ; causeur, rieur, conteur, voire même, à l'occsion, quelque peu hâbleur ; marcheur infatigable, dur à la peine, toujours le mot à rire, et ne haïssant point le bon vin ; mais agissant au plein soleil, à la face de tous, en parfaite communauté d'opinions et de sentiments avec chacun ; point bigot, point sermonneur, et, par-dessus tout cela, enfant du pays et enragé contre les Prussiens... tel était le curé de ***, le plus parfait de tous les curés de la Brie, où l'on en compte pourtant un grand nombre qui plaisent dans nos campagnes.

Or donc, le curé de *** vit ce jour-là son presbytère envahi par une véritable avalanche de Wurtembergeois.

C'était le soir, à sept heures, ou il ne s'en fallait guère. Il s'amusait à fourgonner, suivant sa coutume, dans la sacristie, quand il vit tout à coup sa vieille gouvernante accourir vers lui, essoufflée et tremblante de peur.

— Qu'y a-t-il, Brigitte ? dit l'abbé avec sollicitude. Dans quel état te voici ! Qu'est-ce qui se passe ?

La vieille ne pouvait pas parler, tant son émotion la dominait. Elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur la chaise la plus proche, et le bon curé commença à s'inquiéter sérieusement pour sa servante. Il alla à elle, la prit dans ses bras, comme il eût fait de sa propre maman, l'entoura de caresses, lui prodigua des paroles affectueuses ; bref, il fit si bien que la pauvre femme sortit de son engourdissement et articula quelques mots entrecoupés.

— Les Prussiens !... Si vous saviez !... Les Prussiens !... Chez nous les Prussiens ! ! !

— Bon, fit le curé, je vois ce que c'est. Nous avons des hôtes pour la nuit.

— Ah ! monsieur le curé, continua Brigitte en se remettant un peu, ils sont plus de cent chez nous !

— Cent militaires à loger pour moi tout seul !... Que dis-tu là, Brigitte ? La maison est grande, cela est vrai. Mais s'ils ont l'intention d'y coucher tous les cent, cette nuit, il faut qu'ils aient contracté à la guerre l'habitude de dormir entassés les uns sur les autres.

Cela dit, l'abbé s'achemina fort paisiblement vers la petite porte basse qui s'ouvrait au fond de l'église, et qui mettait celle-ci en communication avec le presbytère. Quelques instants après, il franchissait le seuil de sa demeure, suivi de Brigitte, plus morte que vive.

L'imagination de la vieille avait un peu exagéré la vérité. Toutefois, au premier coup d'œil, on voyait bien que les hôtes de l'abbé étaient beaucoup plus nombreux qu'il n'eût fallu pour la capacité de la maison. Dans le seul corridor, qui pouvait mesurer deux mètres de largeur sur une longueur d'environ sept à huit mètres, une trentaine de soldats étaient alignés sur deux files parallèles, l'une à gauche, l'autre à droite, silencieux, graves, attendant avec flegme qu'un ordre leur désignât la pièce dans laquelle ils auraient à s'installer. Les officiers, le carreau à l'œil, le revolver à la ceinture, s'empressaient, de çà, de là, affairés, hautains, se donnant des airs d'importance, faisant traîner sur les dalles leurs sabres sonores. Pourtant, je dois leur rendre justice, à l'aspect d'un ecclésiastique, ils se montrèrent fort convenables, et quelques-uns d'entre eux portèrent respectueusement la main à la casquette, ce qui rasséréna un peu l'âme effarouchée de la vieille servante. Un tout jeune homme, imberbe et rougissant, qui portait le sévère uniforme de sous-lieutenant de dragons, et qui paraissait guetter avec quelque impatience l'arrivée du prêtre, s'avança vivement vers lui, le salua avec une courtoisie étudiée, et lui dit en fort bon français que, par suite de l'encombrement extraordinaire du village par les troupes, le presbytère avait à recevoir pour la nuit, non seulement les hommes du poste, mais encore le général commandant et son état-major. Là-dessus, il gravit les degrés de l'escalier en invitant l'abbé à le suivre. La vieille Brigitte, sur un signe de son maître, regagna sa cuisine en toute hâte, et se mit courageusement à l'œuvre pour faire face aux nécessités du moment, pendant que le curé, moins leste, montait derrière le jeune officier.

Conformément à une saine logique, le général Von Ignotus avait choisi pour son usage personnel celle des chambres de la maison qui lui avait paru la plus commode.

Cette pièce était pourtant fort exiguë. Elle ne possédait qu'une fenêtre sur la cour, et son aménagement était d'une extrême simplicité. On y voyait briller pour tout mobilier un lit des plus modestes, quelques chaises de paille, une armoire en noyer, enfin une grande table de bois de chêne, de forme